Le Monde 23-6-81

PHOTO

« INTÉRIEURS », de François Hers et Sophie Ristelhueber

La construction du bonheur

Il est rare qu'un photographe écrive sur le travail d'un autre photographe. Robert Doisneau, après avoir vu l'exposition puis le livre — « Intérieurs » — de François Hers et Sophie Ristelhueber sur l'habitat social en Belgique (« le Monde » du 16 avril), a eu envie d'en analyser l'univers.

J'étais positivement enchanté en parcourant, au Centre Beaubourg, l'exposition *Intérieurs* de François Hers et de Sophie Ristelhueber. Enfin une vision tonique, sans pollution exotique, sans violence, ni distorsions techniques et dont était également absent cet érotisme mauve comme une vitrine de coiffeur.

Ma jubilation était sans mélange et dans les jours qui ont suivi le vernissage j'ai prêté l'oreille aux trompettes de la renommée.

Or il semble que l'enchantement de quelques-uns, dont la mission est d'informer sur les événements du monde photographique, ait été singulièrement tempéré. Du coup, j'ai été vexé comme un dindon. Ne serais-je donc qu'un vieil ingénu avec des convictions dépassées sur les vertus spécifiques de la photographie ?

Je repousse du pied cette proposition car il me paraît bon de rappeler que les images d'Atget surnagent encore aujourd'hui alors que les compositions gréco-romaines fort prisées des critiques officiels et alourdies de leurs médailles d'or sont parties dans les profondeurs de l'oubli.

Aujourd'hui encore, je crois que la vision frontale et l'éclairage dépouillé d'effets déconcerte nos spécialistes pétris de culture et de tant de raffinement, ce qui a pour effet de les rendre volontiers attentifs aux recherches situées aux frontières du décadent.

Il me paraît salutaire de revenir de temps en temps aux concepts plus simples. Ici, le constat volontairement primaire remplace les réminiscences littéraires ou picturales. Le sujet s'y prêtait exactement. C'est brut de fonderie et c'est de la photographie en bonne santé.

Puisque je vous tiens par la manche je ne vous lâcherai pas si vite. Ces images vous irritent secrètement parce qu'aux antipodes de votre subtilité il y a ce qu'il est convenu d'appeler le mauvais goût.

Dans ce qui nous occupe aujourd'hui, il s'agit bien plus d'y voir le rêve innocent d'un paradis où les fleurs seraient grosses comme des choux et où un torrent de montagne vient se fondre dans un édredon décoré pendant que, de sa cage, l'oiseau des îles contemple les neiges éternelles d'un glacier.

Dans ce délire invisible pour les habitants, l'interprétation du photographe devait se limiter au choix et ensuite inscrire le mieux possible les carreaux de Delft, qui nous avaient habitués à plus de raideur et qui ici s'enroulent souplement dans les plis d'un rideau, ou bien, un Claude François, pur produit de la mythologie télévisuelle veillant grandeur nature sur un berceau vide.

De l'anecdote tout cela, bien sûr, parce qu'il m'est plus facile de trouver les mots pour dire les rencontres singulières que de décrire le tintamarre des couleurs.

Responsables de cette stridence, voici les habitants apparaissant en noir et blanc, ce qui souligne astucieusement le décalage entre l'apparence physique et la violence colorée.

Nous les voyons pensifs, arrêtés au milieu des ramages, en des gestes d'appui ; je ne sais si cela a été préalablement concerté, mais nous trouvons le même souci de sobriété, toute gesticulation provoquée à laquelle bien des photographes n'auraient pas résisté, a été bannie et c'est très bien ainsi.

L'attitude commune est la gravité. Rien dans le comportement des personnages ne laisse supposer cette application à choisir sur le catalogue de vente par correspondance, véritable bible de la décoration, les différents éléments qui, rassemblés, donneront probablement la représentation visuelle du bonheur.

Vouloir bâtir le bonheur c'est audacieux et déroutant, et si cela prend l'aspect d'une gamme de casseroles sur fond de coquelicots bleus, il était bon de montrer les différents stades de la construction.

C'est aussi pour cela que j'avais aimé l'exposition qui, aujourd'hui, est devenue un livre. Jeunes photographes, ce livre, il vaut mieux l'acheter que le voler, mais il faut l'avoir et le garder dans l'outillage, comme une boussole que l'on consultera de temps en temps.

ROBERT DOISNEAU.

★ **Editions des Archives d'Architecture Moderne. Rue Dejacqz 14, 1050 Bruxelles. Env. 150 F.**